

«En dépit de toutes les diversités, l'unité des hommes se manifesterait impérieusement» (Jung). C'est cette unité des hommes, et en l'homme, que nous tenterons de mettre en lumière dans LE CAHIER BLEU.

Les poètes et les prophètes ont toujours été là pour guider l'humanité et lui proposer de nouveaux chemins, mais il semble que maintenant, chacun à sa manière, doit devenir poète ou prophète, et trouver en lui ce monde idéal qui l'aide à vivre et à survivre.

C'est dans cet esprit que le CAHIER BLEU fera connaître des personnages oeuvrant dans différentes sphères de l'activité humaine, mais réfléchissant sur cet idéal. Des essais, des poèmes, des textes de fiction, des comptes-rendus de lectures, nous ouvriront des portes sur plusieurs facettes de ce que peut être un idéal d'unité.

LE CAHIER BLEU est une revue de réflexion ouverte à toutes les disciplines, mais toujours orientée vers le dépassement de la condition actuelle de l'être humain.

Le CAHIER BLEU,
maintenant en vente en librairie, paraît trois fois l'an.

Prix: 5 \$

LE CAHIER BLEU

VOLUME 2 NUMÉRO UN





**LE
CAHIER
BLEU**

VOLUME 2 NUMÉRO UN

MARS 1995

LE CAHIER BLEU

Volume 2, numéro 1
Mars 1995

Comité de rédaction

Directrice

Louise Myette

Assistante directrice

Nicole Durand

Collaborateurs

Daniel Gagnon
Guy Gervais
Guy Lafond

Composition

Micheline Blais

Le Cahier bleu

éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9
Tél.: (514) 844-3621

ISSN-1201-2505

«En dépit de toutes les diversités, l'unité des hommes se manifestera impérieusement» (Jung). C'est cette unité des hommes, et en l'homme, que nous tenterons de mettre en lumière dans LE CAHIER BLEU.

Les poètes et les prophètes ont toujours été là pour guider l'humanité et lui proposer de nouveaux chemins, mais il semble que maintenant, chacun à sa manière, doit devenir poète ou prophète, et trouver en lui ce monde idéal qui l'aide à vivre et à survivre.

C'est dans cet esprit que le CAHIER BLEU fera connaître des personnages oeuvrant dans différentes sphères de l'activité humaine, mais réfléchissant sur cet idéal. Des essais, des poèmes, des textes de fiction, des comptes-rendus de lectures, nous ouvriront des portes sur plusieurs facettes de ce que peut être un idéal d'unité.

LE CAHIER BLEU est une revue de réflexion ouverte à toutes les disciplines, mais toujours orientée vers le dépassement de la condition actuelle de l'être humain.

Louise Myette

entrevue

Louise Myette

Pierre Patry

J'ai connu Pierre Patry alors qu'il était directeur de la Cité des Jeunes de Vaudreuil au début des années 70. À ce moment c'était l'explosion des Centres culturels au Québec dont Pierre était l'un des animateurs les plus importants, les plus dynamiques. Il avait délaissé la radio, le théâtre et surtout le cinéma pour agir comme catalyseur d'une nouvelle énergie culturelle au Québec, au service de tous. Pourtant, au cinéma, plus précisément à l'Office National du Film, il avait été l'un des pionniers très respectés du cinéma québécois des années 60. Mais Pierre Patry est un homme qui a besoin de défricher, de créer de nouveaux sentiers. Il a quitté Vaudreuil en 1973 pour prendre la direction de la coordination des communications à l'Université du Québec et depuis 1981, il a mis ses talents et son ingéniosité au service de la Télé-université, comme directeur de la coopération nationale et internationale. Parce qu'il a beaucoup réfléchi, parce qu'il a communiqué avec de nombreux pays et que j'ai gardé de Pierre Patry le souvenir d'un homme authentique, j'ai voulu savoir ce qu'il pensait de cet IDÉAL DE L'UNITÉ HUMAINE que nous essayons de cultiver dans le CAHIER BLEU.

Le «pas de réflexion»

«Pour moi, l'idéal de l'unité humaine c'est la fusion dans le mystère. Le mystère c'est l'inconnu, on pourrait le nommer Dieu, n'importe quel dieu, l'innommable, moi, j'ai choisi le mot mystère. Quand on me demande si je crois, à qui je crois, je réponds que je ne le sais pas. J'ai une croyance intérieure qui me fait participer à l'ensemble du cosmos et de l'univers, tout en sachant bien que je ne comprends pas. Mais tout me dit qu'il y a quelque chose, mais comment le définir? Dans ma vie personnelle, je retrouve cet idéal dans toutes sortes d'affirmations que je me fais à moi-même: je n'ai pas à refuser ou à accepter ma vie, je n'ai qu'à constater ce qui se passe. On ne m'a jamais demandé la permission pour venir au monde, on m'a condamné à mort sans m'en donner la date. Entre ces deux moments que faisons-nous? Ce n'est pas à moi de décider. Moi, j'aurais la prétention d'accepter ou de refuser mon sort? De toutes façons ce serait la même chose. J'ai une théorie que je pourrais illustrer par un triangle équilatéral. Le point A: le physique, les cinq sens – le point B: le psychique, les émotions – le point C: le mental, la raison, la pensée. Il suffit de se mettre soi-même dans ce triangle. Ce triangle c'est nous et il est en nous. Les trois points A B C communiquent entre eux.

Les trois lignes qui relient les trois points A B C, je les appelle les synapses spirituels. La spiritualité ici n'a rien à voir avec la religion. Je la considère comme la faculté associative, la faculté sociale en nous. De sorte que si quelqu'un est en harmonie avec lui-même c'est qu'il est en harmonie avec les trois

niveaux, les trois points. Ce n'est pas quelque chose que tu peux décider, que tu peux vouloir. Tu te situes dans l'intervalle, dans le vide. Nous voyons cela chez les grands mystiques, orientaux et occidentaux. Tu respectes les trois ordres et c'est cette liaison spirituelle de ces trois ordres qui te permet d'aller à la source, au coeur de cela qui est pour moi le centre de toute énergie, ce que j'appelle le trou noir. Ainsi le modèle que j'essaie de proposer emprunte l'approche astrophysique. On est comme un trou noir, toute l'énergie est au-dedans de nous. Au plan de la physique, on ne comprend pas encore ce que sont les trous noirs, mais on peut observer que c'est une énergie tellement grande qu'elle empêche même la lumière de s'enfuir. Quand on parle de trou noir, on dit que la lumière ne peut pas s'en échapper. C'est que la lumière est toute là. Mais pour nous, les êtres humains, parler de trou noir et parler de lumière, ça ne va pas ensemble, mais la lumière dans l'infini, ça n'existe pas non plus parce que la lumière c'est physique chez nous.

J'ai appris chez les petites soeurs cloîtrées, quand j'ai fait un film sur elles, qu'il fallait s'abandonner. J'ai toujours gardé cette notion – le renoncement, l'abandon, l'abnégation – non pas comme une imposition, non pas comme une pratique, non pas comme un rituel, non pas comme une liturgie, mais comme un état d'être permanent, je dirais immanent. Je dois me sentir immanent, je n'attends rien de la vie, je n'ai qu'à donner, j'ai à vivre la vie comme elle se présente. Je suis ici dans la vie quotidienne avec les caractéristiques que l'on m'a données, j'ai des fonctions à remplir dans la vie, en rapport avec ma

grandeur, ma couleur, mon intelligence, je ne peux pas y échapper. Je veux simplement de plus en plus comprendre qui je suis, comme un observateur. C'est cette espèce de renoncement qui donne cette possibilité d'observer. Cette faculté de s'observer, ce n'est pas nécessairement une inhibition, une introspection, une psychanalyse, c'est d'être témoin. Ça ne t'empêche pas d'agir, tu es comme à côté de toi.

L'idéal de l'unité humaine, ce ne sont pas les lois de la physique qui peuvent le définir dans le moment, alors que la science est rendue au Big Bang et que les scientifiques honnêtes disent: «on ne sait pas ce qu'il y a derrière». Cela confirme mon interprétation et mon adhésion au mystère. Les religions affirment n'importe quoi, elles se servent chacune de leur dieu pour s'entre-tuer. Ce n'est pas cela qui nous conduira à cet idéal.

À cet égard, j'aime bien ce que dit Sri Aurobindo que nous devons dépasser notre enveloppe animale. Mais en attendant et en constatant ce qui se passe sur la terre, on ne peut pas dire autrement: nous sommes encore des animaux. Je voyage beaucoup et j'observe que c'est toujours le règne animal, parce que tout le monde est dans le «struggle for life», la course pour se nourrir et survivre.

Dans cette recherche d'un idéal de l'unité humaine, je m'approche beaucoup de la théorie de Theilhard de Chardin avec son PAS DE RÉFLEXION. Pour lui, l'être humain, tout à coup, s'est vu dans une mare d'eau et il s'est reconnu. C'est le PAS DE RÉFLEXION qui conduit au point oméga. Je prétends

que ce sont des individus, un par un, qui ont d'abord pris conscience. Par la suite, il y a eu une transmission et un échange, et cette prise de conscience est devenue collective. Nous savons dorénavant que nous sommes des êtres humains.

Maintenant, il y aurait un autre pas à franchir. En ce moment, il y a une prise de conscience collective, qui, elle, est dynamique. Cette prise de conscience a transformé complètement l'être humain, à mon point de vue, et bousculera tout le système des valeurs actuelles, sans le chavirer, mais en mettant les choses à leur place. Par exemple, quand on disait tout à l'heure que tout le monde est dans le «struggle for life», il va falloir rapidement régler ce problème, parce qu'il faut aller à quelque chose de plus important. J'en arrive à une des solutions... Quand McLuhan parlait de la planète comme d'un «village global», il sous-entendait que les télécommunications feraient de la planète un seul groupe humain, avec ses notables, son curé, son bandit, son idiot, etc. À l'instant même tu apprends ce qui se passe n'importe où dans le monde entier. Comme dans un village, toutes les caractéristiques d'une société sont là, mais le village n'a pas changé... c'est la même chose. Je suis certain qu'il va y avoir un autre PAS DE RÉFLEXION. Si on se projette dans 1000 ans ou 500 ans, où les gens auront constaté autre chose, nous, on aura l'air de l'âge de pierre.

Ce changement, je crois que ce sont les télécommunications qui vont l'apporter. Je suis convaincu de cela. Par exemple, si les Africains, ou d'autres peuples éloignés et non alphabétisés,

pouvaient participer davantage à la connaissance humaine – quand je dis les Africains, ça veut dire tous les Africains, et non pas seulement la minorité qui va étudier en France – ces Africains chavireraient tout de suite et atteindraient très vite à un autre niveau, parce qu'ils n'auraient pas besoin de faire tout le chemin que nous avons fait. Il y a des pas que tu peux sauter. Mais il doit y avoir une masse critique de connaissances à la base qui doit être là pour que tu puisses arriver à faire cela.

C'est pour cette raison que je dis que dans le tiers-monde, une fois que l'ouverture sera possible, ces gens vont sauter par-dessus une étape et nous rejoindre et ils vont peut-être nous dépasser. C'est peut-être eux qui auront une influence sur nous.

Tous les grands maîtres, comme Sri Aurobindo, Krishnamurti et d'autres – je ne parle pas des charlatans – ce sont les précurseurs de ce nouveau PAS DE RÉFLEXION à faire. C'est pourquoi ils nous disent: «je ne vois pas pourquoi vous perdez votre temps au reste...» mais la masse critique n'est pas là. Si l'ensemble des télécommunications donnait autant de présence à ce PAS DE RÉFLEXION qu'à toutes les inepties, soit politiques ou sociales, la société se mettrait à réfléchir.

Si je continue à travailler à l'international, avec un esprit plus ou moins missionnaire, c'est parce que si on transmet la connaissance à un plus grand nombre via les télécommunications, la conscience collective grandira. Je ne dirais pas que je vois cet idéal bouger consciemment dans le monde...

Je suis allé surtout dans le tiers-monde, en Chine, au Thaïlande, au Vietnam, en Afrique francophone, au Maghreb, en Amérique latine, etc., pour la Télé-université. Je constate que les enseignants du primaire et du secondaire n'ont même pas terminé le cycle d'études qu'ils enseignent. C'est un grand problème dans le Tiers-monde, la formation des maîtres, des professeurs. Il devient évident que l'explosion démographique, l'expansion des connaissances, la rareté des ressources, autant financières qu'humaines, font que les systèmes traditionnels d'éducation ne peuvent pas faire face à la situation. Comme l'éducation est primordiale pour moi, je suis persuadé que les télécommunications et l'enseignement à distance, les modems, peuvent nous permettre d'enseigner à plus d'étudiants à la fois avec le même professeur, donc ainsi former plus de professeurs qui eux forment plus d'étudiants à la fois.

On a constaté qu'on pouvait travailler dans plusieurs pays simultanément avec le même objet, un cours de formation de formateurs... Ces étudiants, devenus professeurs, établissent un système d'enseignement à distance et on les appuie. Quand on initie un autre groupe, ce sont ces anciens étudiants qui deviennent nos délégués pour transmettre le 2^e ou 3^e séminaire. C'est ainsi que nous pouvons instituer des systèmes nationaux d'enseignement à distance.

Quand on travaille avec plusieurs pays, il me semble qu'il peut se créer très vite une prise de conscience des besoins urgents de ces pays, car les besoins deviennent tellement criants. Puis, il y a des

réussites et de plus en plus il y a une adhésion générale à ce système d'enseignement à distance. Je me dis que si simultanément autant de cultures différentes, d'us et de coutumes différentes vont communier aux mêmes objets, vont les réinterpréter à leur façon, il va y avoir une conscience plus large qui va permettre d'évoluer vers ce PAS DE RÉFLEXION.

On est encore très loin d'un gouvernement d'amour... Je n'en ai pas rencontré, et pourtant j'ai parcouru le monde. Même les organismes qui veulent du bien ont été tellement repliés sur eux-mêmes, se pensant uniques et seuls à vouloir faire le bien, qu'ils en ont perdu le contact avec la réalité.

La solution, elle sera collective. On peut changer une toile de Picasso en ajoutant une touche de couleur. Alors si je suis légèrement différent, je viens aussi de changer le tableau de l'humanité, sans être le tableau lui-même. Dans ce sens là, un gourou ne devrait pas croire que la Vérité c'est lui, l'Amour c'est lui... on sait bien que ça ne se peut pas quand l'un dit Dieu est amour et que l'autre à côté dit la même chose tout en s'entre-tuant allègrement. C'est pour cela que j'ai toujours été sceptique. Je me suis toujours dit que je ne serais pas prédicateur, que je ne partirais pas de mouvement. D'ailleurs, je n'ai jamais appartenu à des mouvements et je n'appartiendrai jamais à des mouvements religieux, politiques ou même gastronomiques. Car si tu commences à t'impliquer, il y en aura dix derrière toi qui iront assassiner quelqu'un en ton nom.

Il existe des inconditionnels de n'importe quoi. Ça, c'est un gros problème. C'est pour cela que j'aime mieux, dans mon esprit à moi, régler le problème de la conscience par l'évolution de l'inconscient collectif. Au niveau individuel, il faut que la démarche reste toujours ouverte, elle doit toujours être ouverte, c'est pour cela que je parle de mon mystère.

Mon mystère c'est qu'à chaque fois que j'ai pensé avoir acquis quelque chose, je m'aperçois que c'est autre chose que je ne connais pas, alors je vois que je n'ai jamais rien su. La vérité est UNE quelque part; elle comporte plusieurs facettes. En attendant, quelquefois j'en attrape un morceau. Peut-être que je m'en approche. Mais je ne peux croire que je la possède toute. Il y en a peut-être qui peuvent prétendre qu'ils la possèdent, mais je n'y crois pas. Je ne suis pas immobiliste, attentiste. J'agis dans la mesure de mes moyens dans le rapport le plus intime que je peux avec le collectif le plus ouvert, pas des collectifs fermés, comme les partis politiques, les sectes, les religions. Ce qui ne m'empêche pas de trouver qu'un tel a plus raison sur un tel sujet qu'un autre...

Je suis serein devant tout. Je conserve l'espérance d'être de plus en plus conscient de tous les événements de ma vie – la mort également. Je trouve qu'on vit dans un grand siècle où justement on peut être très émerveillé...»

«*Quel fracas la lumière apporte.*»

Goethe

essai

«L'avenir n'aura pas besoin de violence» (Mère)

Nicole Durand

La violence fondamentale de la nature humaine peut-elle être transcendée par le progrès humain? Vivons-nous dans l'utopie du progrès social et de l'évolution humaine? Lorsqu'on lit les journaux, qu'on allume un poste de télévision ou de radio, on peut s'interroger.

Biologistes, philosophes, sociologues, psychologues essayent d'analyser et de poser les vraies questions que soulève la violence. On accuse les médias, notamment la télévision, de véhiculer la violence. Nous assistons en direct aux guerres ethniques, religieuses, économiques (Rwanda, Bosnie, Irak); nous sommes témoins au quotidien d'actes terroristes politiques (Palestino-Israéliens notamment), religieux (fondamentalisme algérien) mais aussi de crimes politiques ou mafieux (comme celui du journaliste russe Vladislav Listiev). Ne parlons pas des meurtres passionnels.

Mais, comme le dit, en fin observateur de notre société, Pascal Brückner: «plus que l'étalage mécanique des meurtres, c'est le niveau général de

médiocrité qui est accablant sur le petit écran, ponctué ici ou là par quelques moments exceptionnels. Tel est le danger, l'accoutumance à la vulgarité, à la bêtise, aux intrigues stéréotypées qui appauvrissent l'esprit. La vraie contagion est celle de la débilité qui concourt à l'abaissement de toute une génération. Si bien que, dans tous les cas de figures, «sitcoms», séries policières, jeux, variétés, le meilleur usage du poste cathodique c'est la rareté».

Sage conseil car, à lire les statistiques, un adolescent a vu à 18 ans dix-huit mille meurtres. Trois par jour au moins: matin, midi et soir. Et c'est ce qui fait écrire au philosophe Michel Serres, dans «La Légende des Anges»: «Cadavres, cadavres, cadavres, (...) pleuvent sans cesse les mêmes mauvaises nouvelles (...) tragiques: une seule mort se répète en cent figures, réitérée depuis l'aube de nos temps. Nous revenons aux époques les plus archaïques».

En juin dernier, dans La Presse, le sociologue Edgar Morin élargissait ce diagnostic. «La plus grande menace qui pèse sur la planète, disait-il, vient de l'alliance entre deux barbaries: l'une, qui vient du fond des âges historiques, apporte la guerre, le massacre, la déportation, le fanatisme. L'autre, qui vient de notre civilisation techno-industrielle, est glacée, anonyme, ignore les individus et leurs chairs, leurs sentiments et leurs âmes. C'est pourquoi je crois que le vrai conflit de l'histoire à venir opposera les forces de la civilisation et les forces de la barbarie anciennes et nouvelles».

Oui mais, serions-nous tenté de demander à Morin, comment échapper à cette dynamique puisque

les forces de la civilisation qu'il oppose à celles de la barbarie sont souvent, nous l'avons vu, elles aussi maléfiques? Le sociologue fait une réponse de sage en citant le poète espagnol Antonio Machado: «Il n'y a pas de chemin ... c'est en marchant que vous tracez votre chemin».

Commentant l'aphorisme 28 de Sri Aurobindo, Mère apporte une réponse beaucoup plus sereine. Comme dans les arts martiaux où l'on utilise la propre force de l'adversaire pour le destabiliser, elle avance que la violence peut servir de point de départ à la lutte contre la violence. Car, dit-elle «(même les guerres) peuvent, par contraste et à cause des horreurs qui les accompagnent et les suivent, pousser les hommes à chercher un moyen efficace de rendre inutile cette forme violente et barbare de transformation».

De toute façon, ne dit-elle pas, dans une entrevue: «L'avenir n'aura pas besoin de violence parce qu'il sera gouverné par la Conscience Divine dans laquelle tout s'harmonise et se complète.»?

«La vision du monde ne se fonde pas sur une connaissance livresque mais sur une configuration intérieure et une sensibilité innée.»

(J. Evola)

En chacun le monde

Daniel Gagnon

J'étais lourd de sueur et une douleur étourdissante circulait en moi, comme si mon sang charriait je ne sais quoi de trop grand qui, au passage distendait mes veines. (Rainer Maria Rilke)

Par leur processus d'évolution, les oeuvres voient souvent le jour en s'appuyant sur d'autres leur préexistant. Les écrivains se relaient de naissance en naissance, de loin en loin, dans un grande solidarité, et ainsi des remaniements interviennent les uns après les autres sur un même grand livre mondial de l'humanité. Les maîtres du passé ont laissé pour compte des passages entiers de leurs ouvrages encore lisibles, mais dont la lumière faiblit dans le lointain des siècles. Les écrivains contemporains réorchestrent des compositions nouvelles, les combinent avec des réminiscences de lecture conservées dans leur mémoire collective et en donnent à leur tour une version définitive et moderne en vue de former un nouveau cycle d'expression du grand livre de l'humanité, de cette grande symphonie dont la création à plusieurs s'augmente de partitions, s'enrichit de thèmes.

Chaque nouvel écrivain essaie d'entendre la musique pure de son âme, mais ce n'est toujours qu'une introduction à la grande Oeuvre, une petite

sonate dont les ultimes mesures reprennent le thème de l'espoir de l'homme de grandir dans l'Univers par sa conscience. Mais n'est-ce pas là une tâche prométhéenne, une action trop grande et impossible?

Il faut faire l'unité en soi, car en chacun est le monde, il faut faire le voyage en soi, au risque même du naufrage, et aborder à une île nouvelle, comme le Gulliver de Jonathan Swift. Dans le nouveau royaume, nous cesserons de nous demander par quel bout casser les oeufs; les comportements, les ambitions et la rhétorique démesurée des humains, vus par le petit bout de la lorgnette, nous paraîtront plus dérisoires encore.

Dans le silence ténébreux qui enveloppe nos pas, alors que dans notre coeur se fait entendre une calme mélodie bien trop grande pour nous, puis qu'interviennent sans cesse des élans, des prières et des voeux scintillants, l'âme rêveuse plonge dans un songe et s'endort sous les étoiles, plus rien de l'ancien monde ne l'intéresse et son vacarme ne l'atteint plus, les vieilles sensations s'évanouissent, un état serein s'installe et l'envahit. Elle se souvient tout à coup de tout, comme si elle avait toujours tout su, comme si cette mélodie ancestrale, longtemps étouffée sous la navrante incompréhension du monde, revenait comme une promesse pour l'avenir.

Dans la prairie infinie du ciel étoilé, nous regardons s'allonger la grande voie lactée du chemin éternel, nous voulons poser nos pieds sur ce gravier lumineux, rien n'est trop vaste pour nous, nous voulons parvenir à imposer à notre rêve éveillé la

même évidence de couleurs et de sons qu'au tintamarre de notre peur et lui opposer le mouvement de notre coeur joyeux. Nous voulons que la poésie devienne la subtile réalité de notre vie.

Mais pourquoi parler, pourquoi écrire? Cela existe tellement fort comme musique en nous que Cela n'est pas exprimable. Le temps n'est peut-être pas venu de parler haut et fort, de militer, de se jeter avec une ferveur sombre à l'assaut du monde. Pourquoi écrire? Seul le cri contenu et sourd et l'aspiration silencieuse dans le creux de la poitrine sont de mise. Pourquoi disputer à l'Ombre ses prérogatives, l'âme n'a pas le goût d'être sévère et hautaine ni encline au pessimisme, cela l'exaspère, elle veut demeurer généreuse, fidèle à l'enthousiasme de son chant intérieur, elle ne veut pas se faire austère. Elle fait confiance à la vaste et profonde mouvance de son sang, parfois s'en échappent par miracle des actions imprévues qui par leur souplesse remettent en place ordre et beauté, chassant en un tournemain les désillusions.

Pourquoi dire, pourquoi enseigner, discourir? Il ne faut pas trop énoncer, les messages ne passent pas et rebutent le coeur. Seule la poésie dans toute sa clarté a la souplesse voulue pour imposer gracieusement un nouveau ton au rythme humain.

L'écrivain attend et se prépare. Dehors des rafales de vent emportent les feuilles dans des éclairs d'orage. Il se tient bien droit. Il n'écrira pas des choses dans son cahier de bord, il ne se laissera pas aller au lamento d'une douleur désespérée. S'il écrit, c'est pour garder fervente sa force, brûlante son espérance.

Sans abdiquer son originalité et sa spécificité d'expression, l'écrivain assume tout le destin humain et porte en son coeur «ce je ne sais quoi de trop grand qui, au passage, distend ses veines». Les oeuvres s'enchaînent et se répondent d'écho en écho et les voix émues des poètes se mêlent, s'entremêlent, parlent avec persuasion, avec espoir.

Dans le grand concert des oeuvres, on obtient des alliages imprévus, diversifiés, mais sous la division apparente des couleurs et des rythmes, un même battement d'ailes se fait entendre dans une cadence harmonieuse, les timbres se marient et les qualités propres de chacune des voix et leur brillance chatoient dans l'ensemble, composent un grand tableau vivant.

L'Oeuvre survit aux nouveaux événements seulement en se redonnant à lire par l'écriture de nouveaux poètes qui continuent le mouvement des pères, précipitant le lecteur et la lectrice dans le grand rythme éternel du monde.

«Car celui qui crée doit être son propre univers et trouver tout ce qu'il cherche en lui et dans la nature à laquelle il s'est lié.»

Rainer-Maria Rilke

«L'idéal de l'unité humaine», une utopie?

Guy Lafond

À prime abord, un appel à l'unité humaine nous semble un cri dérisoire, l'ultime SOS avant que la barque ne sombre dans la mer impassible, un espoir impraticable. Gaïa nous oblige à l'étreinte commune pour mieux nous livrer aux dents de Saturne. Que peut attendre un monde qui, soumis à la nécessité impérieuse de l'universalisation, se vautre dans l'affirmation individuelle dans la violence et la dénonciation générale? Les individus et les états-nations, exacerbés, réclament la satisfaction de leurs droits spécifiques dans la négation des valeurs idoines de leurs semblables. La méfiance est de règle. Et si la survie – une nécessité économique, grossièrement économique – contraint au rapprochement, le contrat est vite ratifié d'une main, tandis que l'autre trempe déjà dans l'encre de l'abrogation. Les conditions du divorce sont spécifiées dans le contrat de mariage. Comme s'il était convenu que toute entente n'est qu'opportune, que le confort personnel est le seul éden promis. L'instinct prévaut sur l'esprit? Le spectacle d'un monde déchiré en lui-même, penché sur un gouffre, ne nous induit pas à la solidarité, à la fraternité, mais à un sauve-qui-peut hystérique. Nous sommes encore loin d'une volonté de compréhension mutuelle qui marquerait le premier pas vers l'unité humaine.

Cette unité serait alors une utopie? L'utopie serait le non-lieu de l'imagination, la perception de l'insaisissable. Adam rêve d'une autoroute électronique. Quelque temps plus tard, Bill Gates en fait le projet. L'insaisissable devient un possible. Le probable irréalisable se transforme en réalité accessible. L'utopie en idéal. Notre vision serait-elle trop fascinée par l'immédiat pour ne pas discerner sous l'actuelle situation désastreuse un mouvement vers cet «idéal de l'unité humaine»? Il faut regarder de plus près, et de plus haut. «Les vérités qui sauvent le monde, viennent à pas de colombe», écrivait Nietzsche. Peut-être s'est-elle nichée dans le repaire de l'ogre, cette colombe, et qu'elle attend que l'ogre en nous se penche vers elle et atteste sa présence, pour avancer d'un pas vers le salut d'une vérité qu'elle détient, et qu'elle tarde à nous livrer. Ou peut-être aussi avance-t-elle, malgré les atermoiements de l'ogre trop préoccupé de son appétit, pour le surprendre par son vol intempestif mais salutaire? Qu'en savons-nous? Peut-on tout au moins la repérer?

Nous sommes des «mutants». Et si l'immédiat, par nécessité d'action péremptoire, nous accule à des jugements hâtifs sur la condition humaine, encore faut-il, par besoin de compréhension, donc de direction juste, inclure ces jugements dans le cadre infiniment plus vaste de l'évolution humaine. Nos pensées, nos certitudes sont circonstancielles! Elles sont de passage dans cet incommensurable aventure de l'être humain qui a débuté on ne sait ni quand ni comment, et qui aboutira on ne sait ni où ni comment. C'est l'instinct de sécurité qui érige en certitudes

acquises, la mémoire d'hypothèses que la raison a jugées probantes. Notre pensée, et ses motivations, outre le fait qu'elles ne justifient que notre besoin de sécurité, ne sont constituées que d'une accumulation de savoirs plus ou moins futiles, sans fondement réel, mais nécessaires au déploiement du temps. En définitive, il nous faut reconnaître que fondamentalement, nous ne savons rien de rien, et que c'est dans et par cette ignorance qu'agit l'évolution. Que serons-nous lorsque notre mode d'être, notre mode de pensée (existera-t-elle même?) auront franchi le stade évolutif actuel? Cette humilité, cette acceptation de la relativité presque absolue de nos perceptions et de nos connaissances, est essentielle à la rapide assumption de l'unité en notre espèce. Car elle n'empruntera pas les voies manifestes, ni ne se conformera à nos conceptions bâtardes. L'unité se voile de la multiplicité apparente, selon un procédé involutif, pour sourdre progressivement, hors de toute prévision; car si elle se donnait d'emblée, c'est que déjà l'évolution, du moins la phase que nous en subissons, serait terminée, et la question ne se poserait plus. Louis de Broglie, l'éminent physicien, écrivait «que la réalité échappe à tous nos concepts trop rigides et qu'il faut les garder flous pour que notre esprit s'adapte au réel». Ce qui rejoint la parole si souvent citée d'Einstein: «Le jour où j'ai cessé de vouloir mettre de l'ordre dans l'univers, l'univers a commencé à mettre de l'ordre en moi.»

C'est de Broglie également qui écrit: «Dans le macroscopique, Zénon paraît avoir tort, mais dans le microscopique, à l'échelle des atomes, sa perspicacité triomphe et la flèche, si elle est animée d'un

mouvement bien défini, ne peut être en aucun point de sa trajectoire. Or, c'est le microscopique qui est la réalité profonde, car il sous-tend le macroscopique.» Le retour de la colombe! Elle se retrouve là même où nous l'attendions si peu, car au lieu de s'envoler vers le bleu clair du ciel, elle s'est enfoncée dans le bleu sombre de la matière. On la retrouve en effet dans ce renversement du sens commun, et dans la ferveur des physiciens, qui mieux que tout autre, s'emploient à redéfinir l'unité du cosmos dans lequel nous vivons, et qui est incompréhensible dans cette définition. La physique quantique, l'astrophysique, la biologie moléculaire, pour ne nommer que ces sciences, s'évertuent à forer le connu, le vu, le senti, le compris, pour en dévoiler le fondement unitif. La physique cherche une «théorie des champs unifiées», l'astrophysique cherche l'événement matériel premier. Toutes deux, ces sciences se heurtent à des difficultés majeures, prisonnières du phénomène dont elles sont le produit et qu'elles tentent d'expliquer. Elles tentent de «rationaliser» l'unité dont elles sont issues. Plus la physique quantique fouille l'atome, plus la matière devient évanescence, et risque d'enfermer le physicien dans l'objet même de sa recherche; l'astrophysique reconnaît qu'elle n'a pas l'outil nécessaire pour rendre compte, à la milliseconde près (le moment décisif, duquel découle tous les autres), de l'avènement de la matière, et donc de notre existence. Cul-de-sac! Peut-être pas. Il semble plutôt que la nature évolutive veuille développer de nouveaux moyens de connaissance – et qui ne se mesurent pas à l'accroissement des moyens actuels –, par la transformation, la mutation, de l'intellect humain. Il est signifié en ésotérisme,

que lorsqu'une force invincible rencontre un obstacle insurmontable, il y a absence de mouvement mais déploiement maximum d'énergie; et qu'alors cette énergie, par son impossibilité à exercer sa quantité énergétique, change de qualité. Peut-être est-ce cela que les nouvelles recherches en thermodynamique découvrent, d'une autre façon. Car elles reconnaissent que l'entropie n'est pas un phénomène réversible: si un corps n'est plus soumis à l'agitation, il ne retourne pas à son état préalable, il y a eu changement dans la distribution qualitative de ce corps, il n'est plus le même. D'autre part, les théories de l'aléatoire ou du chaos démontrent que la nature ne subit pas le hasard, l'imprévisible, elle l'accueille; et aussitôt, met tout en oeuvre pour l'intégrer dans un nouveau schème d'action, ce qui constitue pour le corps précédent, une révolution, une mutation. C'est sans doute ce que L. Febré, lui aussi physicien, laissait entendre par ces mots: «Une nouvelle image de la science est en train de naître que toutes les disciplines doivent développer de concert, car la crise de la physique et celle de l'histoire ne sont que les symptômes d'une grande crise de l'esprit.»

Voilà le mot lâché: l'esprit! Il est impossible de penser l'unité sans ce mot. Que signifie une «crise» de l'esprit, sinon une révolution dans notre mode de relation à l'univers. S'il est un «esprit évolutif» en notre monde, c'est bien pour nous hisser vers la reconnaissance active d'une interdépendance universelle et d'une intersubjectivité absolue, qui sont précisément les caractéristiques fondamentales de l'esprit, et de l'unité. Car l'unité préexiste à nos considérations, elle nous devance. C'est elle que le

physicien veut retrouver dans la matière, comme si toute l'ascèse des mystiques qui nous ont précédés – qui ne cherchaient que cela: la possibilité d'habiter la «conscience d'unité» – n'avait profité qu'à implanter dans la mémoire collective de l'espèce un besoin si intense de cette unité que l'homme se résolve enfin à la retrouver dans ce qui semble si éloigné d'elle: la matière. Et par cette découverte, biffer une fois pour toute la dichotomie si douloureuse «matière-esprit», comme il en a fait du temps et de l'espace. Il s'agirait alors à proprement parler d'une crise spirituelle. Où l'esprit ne s'opposerait plus à son vis-à-vis antinomique, mais l'épouserait dans une spiritualité enfin pleinement résolue: la spiritualité de la matière.

Utopie? Nous sommes revenus à notre point de départ. Mais l'utopie d'un jour est l'idéal du lendemain, le projet à venir. Il en est peut-être de l'utopie comme de certaines particules sous-atomiques dont le pouvoir d'attraction augmente en raison de leur éloignement... Le temps est venu peut-être où l'homme assumera ici-bas ce qu'il projette dans l'au-delà. «Tout ce que l'homme pense, il peut le devenir. Telle devrait être la foi inébranlable de l'homme en lui-même.» (Sri Aurobindo) Et la pensée la plus haute, n'est-elle pas la pensée d'unité? Cette unité à laquelle nous convie toute la nature? Cette unité qui meut la nature, la transforme et accède par nous à son plein épanouissement?

L'unité est un droit de nature. Pour s'exercer, dans les circonstances actuelles, elle passe par nous. L'unité n'est pas qu'un simple fait, elle est plus profondément la conscience de ce fait. C'est pourquoi

la crise de l'esprit est une crise de l'homme et que la nature s'efforce d'une part d'éveiller chez lui les facultés qui permettent de réaliser cette unité, d'autre part les organes nécessaires à l'exercice lucide de son pouvoir. L'unité, non pas comme pensée absolue planant vaguement sur le réseau de nos connaissances, mais l'unité comme action, comme fondement actif de tous nos gestes. Autrement, nous nous retrouvons dans le cercle vicieux de nos procédés: la générosité, la tolérance, la compréhension sentimentale ou intellectuelle, et toutes ces vertus qui loin de marquer l'adhésion immédiate à soi comme sujet universel, marque au contraire l'isolement du sujet aliéné se galvaudant dans l'illusion «charitable» de l'altruisme. L'humanité aspire bien plutôt à cette charité qui est le mouvement distinctif de l'esprit, et qui se définit si bien par ces simples mots de Jésus: «Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi que vous le faites.»

Par quels chemins l'évolution nous conduira-t-elle à cette conscience d'unité? Nous ne pouvons le prévoir. Tout au plus pouvons-nous tâcher de reconnaître la colombe sous les décombres, de la reconnaître en nous, et dans les événements qui nous assaillent. Il y faut un certain courage. Cette conscience ne supporte aucun rejet, oblige à une compréhension si vaste que rien n'en soit exclu. Elle présume déjà de nouvelles facultés de discernement – même dans le champ le plus matériel, la sensation – de nouveaux organes de fonctionnement, même physiques. Pourquoi pas un monde où l'intuition, et non la raison, serait le moteur de nos accomplissements? Une intuition spirituelle, où s'efface toute

distinction entre l'esprit et la matière, une «intuition de la vérité», comme perception directe de la réalité? Pourquoi pas une révolution si profonde que les perceptions dite paranormales, extrasensorielles, soient le lieu quotidien, normal, de nos sensations? Pourquoi pas une langue commune poétique, non didactique, où s'abolissent les paradoxes? Pourquoi pas une psyché, un coeur si larges qu'ils étreignent dans la personne l'unité de la Personne?

Utopie? La mienne... que partagent tant d'autres. Une foi, que justifie un regard impersonnel sur la lente floraison des siècles, et qui donne sens aux bouleversements du nôtre. Utopie sans laquelle l'âme s'agite au point de souhaiter son propre anéantissement. Et quelque part, tout au fond, là où se rejoignent douleurs et consolations, une assurance que cela se fera, que tout progresse vers cela. Que le courage, la force, au-delà de nos présomptions, sont accordés pour préparer cet avènement. L'utopie n'est qu'un mot – comme tant d'autres – que nous affixons à ce qui gît en nous dans l'innomé des profondeurs, à la réalité inimaginable qu'aujourd'hui prépare à notre insu, au vol de la colombe.

Nous sommes dans l'inconcevable, mais avec des repères éblouissants.

René Char

poésie

Les matins de brume

Claire Tourigny

*"Il gardait comme un trésor dans ses mains
son âme scintillante" (Sri Aurobindo)*

Les matins de brume, ce qui m'éblouit, c'est la générosité des feuilles.

Elles ne bougent pas pourtant, elles sont ouvertes comme des mains, elles restent là. La brume passe comme un sommeil et couvre chaque feuille, chaque tige, chaque brindille de milliers de minuscules bulles transparentes. Et quand le soleil reparaît dans chaque bulle il se dépose tout entier.

Laquelle de ces gouttes d'eau fait déborder l'extase?

Évidemment, il faut être là.

La générosité des feuilles m'éblouit parce qu'elles gardent leurs mains ouvertes. Tout le soleil qu'elles reçoivent, elles le donnent dans le même mouvement. «Mouvement», bien sûr, n'est qu'une façon de dire: elles ne bougent pas.

Au coeur de moi, il y a la même bulle transparente. Quand le soleil s'y pose, il m'emplit toute entière. Il me suffit d'être là.

Mais à ma grande surprise, je n'éblouis personne. J'ai beau essayer de faire comme les feuilles, j'ouvre les mains, j'essaie de rester immobile. Mes paumes sont roses, satinées, elles scintillent faiblement, mais elles brillent bien moins que les feuilles, les roseaux, les herbes: tout le pré vibre de lumière liquide: à part moi, chaque tige jusqu'à la plus infime est sertie de globules d'or.

Mais la lumière qui entre en moi, on dirait qu'elle dérive et se perd. Qu'elle perd son fil. Est-il possible de retracer, renouer, retisser un fil de lumière? Qui saurait le dire, sinon peut-être, l'araignée en équilibre sur la pointe d'un épi? Mais l'araignée ne parle pas: au lieu de tirer des mots de ma cervelle, elle tire du beau globe de son ventre un filet transparent qu'elle dévide de tige en tige en dessinant une forme d'étoile. Et puis la brume passe comme un souffle de silence et pose sur chaque fil de la toile un chapelet de gouttelettes cristallines. Et quand le soleil reparaît, en une seconde, toute la toile se met à scintiller.

Pouvoir... Bien sûr, j'ai peu de points communs avec une araignée. À part la grosseur, peut-être, ou l'humilité. Mais j'essaie quand même. Mon ventre est clos et ce fil de graphite sur le papier blanc ne sort que du crayon au bout de mes doigts. J'essaie de lui donner une forme d'étoile. De toile. Et j'attends le silence pour poser sur la toile ses colliers de globules translucides.

Et j'appelle, j'appelle le soleil.

Quand enfin...

Guy Lafond

Quand enfin être et dire ont même consonnance
La parole est au monde un silence profond
Un oeil multiplié au regard se confond
Et tisse au jour obscur l'aveugle transparence.

La rose vit ! La vision quitte la distance
Le soleil s'est fondu en ses mille rayons.
Lumière sans égards, fugitive raison
Le coeur énumère ses intimes valences

Tandis qu'une rose parle et se tait. Elle est
Sans mystère la danse et le pas, la présence
Au-delà par l'odeur ici-bas. Elle naît

Sans naître et meurt pour d'intemporelles constances
Si vive, chair ignée, esprit que rien n'élude
Parce qu'enfin être et dire ont même plénitude.

L'unité de la vie

Sri Aurobindo

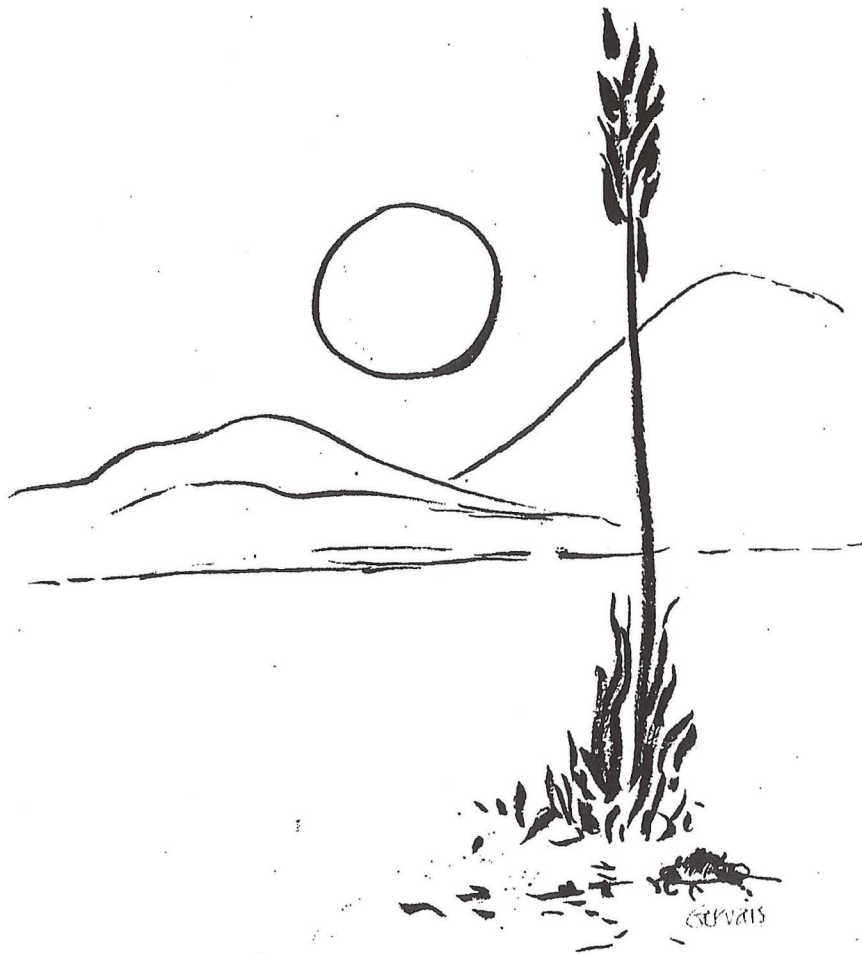
J'abritai dans mon coeur la vie des choses,
Je sentis comme mien les coeurs battants du monde;
Je communiai à la joie qui chante dans la création
Et je bus son chagrin comme un âpre vin,

J'ai senti la rage dans le coeur des autres,
Le remous de toutes les passions a déferlé en mon être
universel;
J'ai partagé un seul amour en mille poitrines exprimé,
Je suis la bête que l'homme massacre, celle qu'il épargne,

J'ai déployé les ailes brûlantes de la vie, du ravissement à
la douleur;
Le feu noir, le feu d'or tendent vers l'unique béatitude:
Par eux je suis monté vers des régions célestes
De pouvoir et d'amour et d'immortelles extases.

Un calme profond de l'esprit qu'aucune main ne peut agiter
Soutient le mystère de ce jeu de la Passion.

Traduit par Guy Lafond



Au delà du temps

Guy Gervais

dans les parcs d'Olympe les lauriers ont jauni
sous la souffrance des cieus les caryatides brûlées
se rassemblent une à une pour affronter les sols
dans le marbre rose vibre encore la vision fluide
du coeur de Périclès aux doigts de l'artisan
la force antique d'un amour si puissant
tremble sous la surface à peine audible d'un visage
quand un oeil tranquille s'arrête d'une caresse
les dieux s'animent au milieu des automnes
où le destin qui tantôt nous accable tantôt nous consume
oeuvre imperceptiblement le souvenir ardent
d'une âme enfouie sous la peau de ces pierres
tombées dans l'espace indissoluble au delà du temps

30 décembre 1993

Carnet de lecture

Nicole Durand

SATPREM, *Lettre d'un insoumis*, Robert Laffont, Paris, 1994, tome 1: 376 p; tome 2: 564 p.

C'est parce que le jeune Bernard (pas encore Satprem), comme le Nathanaël gidien des «Nourritures terrestres», hait «tout ce qui est petit» et «les chemins tout tracés», qu'il s'engage à 19 ans dans la Résistance française à l'occupant allemand. Il part, ne laissant derrière lui que quelques livres et quelques conseils dans une lettre à son jeune frère François: «Ta vie sera taillée à ta propre mesure, elle sera ce que tu vaudras, tâche de valoir beaucoup et de vouloir beaucoup». Cette lettre est la première d'une correspondance qu'il échangera avec son frère et ses amis Klari et Bernard d'Oncieu et qui est regroupée dans les deux recueils de «Lettres d'un insoumis».

Fait prisonnier, interné à Büchenwald et Mauthausen, il connaîtra à l'âge où l'on construit ses rêves et ceux de l'humanité, l'horreur, la haine et la mort autour de lui. À son retour de captivité, c'est la dévastation physique, mentale, mais jusqu'au fond de l'âme il reste un insoumis.

Il part pour l'Inde où l'attend un poste de haut fonctionnaire à Pondichéry. Sur le chemin de l'Orient,

il croise en Haute Égypte l'écrivain-phare de sa jeunesse, André Gide. Il n'ose lui parler mais de la brève correspondance qui s'ensuit, reste ce cri du coeur: «J'ai fait table rase pour être neuf à la loi nouvelle, je me suis détaché de vous mais je n'ai point trouvé de nouveaux maîtres». Et Gide répond aussitôt: «Le monde ne sera sauvé que par des insoumis. Il sont, ces insoumis, le «sel de la terre» et les responsables de Dieu. Car je me persuade que Dieu n'est pas encore et que nous devons l'obtenir. Se peut-il rôle plus noble, plus admirable et plus digne de nos efforts?».

L'Inde coloniale s'avérera étouffante pour lui. Heureusement, il y aura des rencontres décisives: Klari à Pondichéry, Bernard d'Oncieu à Delhi. Les lettres à ces amis indéfectibles constituent le journal d'un cheminement.

Quelques mois après son arrivée à Pondichéry, il y aura une première rencontre avec Sri Aurobindo, qu'il considère comme «l'un des plus grands penseurs des temps modernes», et Mère, sa compagne. Il fréquentera quotidiennement l'ashram pour y méditer. Mais cette paix procurée n'est pas encore pour cet insoumis son idéal de vie. «Il faut aller jusqu'au bout de soi-même... jeter tous les masques...». (...) «Tous mes efforts, tous mes actes ont visé essentiellement à cette libération du moi. Mes révoltes ne sont pas tant d'ordre social ou familial que spirituelles. (...) Mon sens de l'aventure est essentiellement divin, l'aventure est pour moi un état».

Et le voilà reparti à l'autre bout du monde: chercheur d'or en Guyane, prospecteur de mica au

compréhension par l'intérieur, on se prend à espérer en «l'idéal de l'unité humaine», puisque c'est là qu'elle prend sa source, au-delà de la diversité de surface. Merci de nous apporter ce moment de paix et de confiance.

«Le corps de chaque être est une parcelle enfouie dans le corps unique du monde, et il restera toujours à faire de l'épreuve et de la force d'un corps l'épreuve et la force de tous.»

Abellio

Table des matières

entrevue

Pierre Patry par Louise Myette 4

essai

«L'avenir n'aura pas besoin de violence» (Mère) -
Nicole Durand 13

En chacun le monde
Daniel Gagnon 16

«L'idéal de l'unité humaine», une utopie?
Guy Lafond 20

poésie

Les matins de brume - Claire Tourigny 28

Quand enfin... - Guy Lafond 30

L'unité de la vie - Sri Aurobindo 31

Au delà du temps - Guy Gervais 32

carnet de lecture

Satprem - Lettre d'un insoumis - Nicole Durand 34

courrier du lecteur

Le Cahier Bleu - Hélène Ouvrard 37

Tous droits réservés pour tous les pays. Toute traduction, adaptation ou reproduction par quelque procédé que ce soit est interdite sans l'autorisation des éditions québécoises de l'oeuvre.

Les trois premiers numéros du Cahier
Bleu sont disponibles sur demande.

LE CAHIER BLEU

éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9